

Ils traversèrent aussi le buffet, puis soulevèrent la tenture et gagnèrent le grand atelier, qui était absolument désert.

— Je crois qu'ici personne ne nous écoute, dit Nina.

— Non. Nous sommes bien seuls. Avez-vous quelque chose à m'annoncer ?

— De mon côté, tout va bien. Mon frère, le prince Gérald Vérénine m'accompagnera ce soir.

— Est-il toujours dans les mêmes dispositions ?

— Oui. Il a encore aperçu votre fille, l'autre soir, à l'Opéra ; et il la trouve adorable. Mais Suzanne ne se doute-elle de rien ?

— De rien absolument. Je ne lui ai jamais parlé du prince ; et, ce matin encore, je lui ai déclaré que je ne voulais pas nommer le gendre que je rêvais.

— C'est parfait.

— Et, après cela, comtesse, nous songerons à nous, n'est-ce pas ?

— Oh ! marions d'abord ces enfants... Vous savez que notre mariage dépend de leur... Mais n'ai-je pas entendu vos domestiques parler de Thomerain ? Serait-il revenu ?

— Oui, mais rassurez-vous. Je l'ai mis à la porte... ou plutôt, pour être plus adroit, je l'ai amené à m'offrir sa démission...

— Que vous avez acceptée ?

— Sans hésiter.

— C'est que son retour ici pouvait tout perdre !

— Je l'ai bien pensé. Nous sommes débarrassés de lui pour toujours.

— Parfait ! Maintenant que je suis rassurée, je vous quitte.

— Quoi ! déjà ?

— Il faut bien que j'aie m'habiller. Ne voulez-vous pas que je sois belle ? Adieu, mauvais sujet.

Saint Ermond reconduisit la jolie Russe jusqu'à sa voiture, et resta sur la route tant que la voiture parut à l'horizon. Et il rentra chez lui en pensant :

— Quel adorable femme !

Il s'installa alors devant sa table de toilette, et procéda à la teinture de ceux de ses cheveux qui s'obstinaient à passer du noir au blanc. Cela fait, il descendit pour s'assurer qu'aucun détail n'avait été oublié, que le vestiaire et le buffet étaient prêts, que tous les meubles étaient bien rangés comme il le désirait. Ensuite, il monta chez sa fille.

Suzanne, dès qu'elle vit son père, ferma un tiroir où étaient déposées de vieilles lettres qu'elle lisait. Saint Ermond eut l'air de ne pas s'en apercevoir.

— Ma chère fille, je viens te demander s'il ne te manque rien.

— Non, merci, mon père... J'ai ma robe, mes fleurs, mes bijoux. J'ai donné les ordres nécessaires pour que votre dîner vous soit porté chez vous, nous ne pouvons dîner dans la salle à manger.

— Bien, ma fille, merci. A ce soir.

Il revint dans sa chambre où il dina en homme heureux ; puis, il commença sa toilette la plus délicate, la préparation de son visage, dont il corrigeait les rides par des pâtes, surtout les paupières et les coins des yeux que de trop longues et trop nombreuses veilles avaient plissés avant l'âge. Enfin, à neuf heures du soir, élégant comme un jeune homme, le gardénia à la boutonnière, il descendit au rez-de-chaussée qui était éclatant de lumière.

Suzanne, aussi sérieuse qu'une femme, était debout, au milieu du grand salon, donnant un dernier coup d'œil, voyant tout, avec la sûreté, la précision d'une maîtresse de maison accomplie.

Les invités commençaient déjà à arriver, Nina Carenitch entra au salon au bras du prince Vérénine, long jeune homme blond, au regard trop clair, aux moustaches trop longues et tombantes.

Saint Ermond s'avança à sa rencontre en disant :

— Ah ! Vous voici, comtesse ! Comme c'est aimable à vous d'arriver la première.

— Je vous présente mon frère, monsieur de Saint-Ermond, dit-elle en souriant.

— Enchanté de vous serrer la main, mon prince, dit Saint-Ermond, comme s'il voyait le prince pour la première fois.

Ils pénétrèrent dans le salon ; et Nina Carenitch alla embrasser Suzanne. Suzanne l'accueillit très froidement ainsi que le prince. Et, comme de nouveaux invités arrivaient, elle quitta les deux Russes, pour faire son devoir de maîtresse de maison.